

La guerre : entre fascination et dénonciation

"Une boucherie héroïque" (Voltaire)

Introduction	1
I. "Dieu que la guerre est jolie" (Apollinaire) ou la fascination de la guerre	1
II. "Quelle connerie la guerre" (Prévert) ou les horreurs de la guerre	3
III. "L'écriture ou la vie" (Semprun) ou la guerre et la nécessité d'écrire	5
Conclusion	7

Introduction

La guerre "a pour elle l'antiquité" : "De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres", constate La Bruyère dans *Les Caractères*. Depuis l'origine des temps, elle apparaît comme une nécessité : un territoire à conquérir, une religion à imposer, une couleur de peau qui dérange et rien alors ne peut empêcher qu'elle éclate.

Lorsque l'homme se penche sur son passé, il découvre que son histoire est indissolublement liée à celle des luttes de toutes sortes qu'il a dû mener pour sa survie depuis son apparition sur la terre. "Les armes ont torturé mais aussi façonné le monde... Honteuse et magnifique, leur histoire est celle des hommes". Cette phrase du Général de Gaulle, gravée sur le monument d'Omaha Beach après la Seconde guerre mondiale, rappelle à la conscience de chacun le poids déterminant de ces luttes. Que faut-il entendre par cette dualité terrible ? Torture et progrès, honte et gloire, cette association en apparence contre-nature conduit à une interrogation angoissante sur le destin de l'humanité.

I. "Dieu que la guerre est jolie" (Apollinaire) ou la fascination de la guerre

1. La guerre, une fabrique de héros

Idéalisée dans la **tradition épique**, elle fait de l'homme un héros et lui donne l'estime de la postérité. Toutes les épopées des grandes civilisations antiques sont des récits de guerres terribles opposant les dieux ou les hommes entre eux. La soif de vaincre donne à celui qui combat une énergie suprême qui le pousse à se dépasser lui-même, voire à se sacrifier, "*La guerre est la voie royale pour l'élévation du type humain*" (Nietzsche).

Depuis l'Antiquité, **notre patrimoine littéraire est rempli de récits d'exploits guerriers** où l'on exalte les vertus de héros devenus légendaires. La guerre est une activité certes périlleuse, mais noble, qui permet à quelques guerriers de se distinguer par leur comportement héroïque. C'est le cas d'Achille et d'Hector dans l'*Iliade* d'Homère ou de Jules César qui célèbre lui-même ses prouesses dans la *Guerre des Gaules*. Au Moyen Âge, les troubadours qui, dans les **chansons de gestes**, exaltent la vaillance et le sens de l'honneur des

chevaliers ne sont jamais avarés de détails lorsqu'il s'agit de magnifier la fougue des combats et de glorifier l'élite guerrière. *"Il tire Durendal, sa bonne épée, toute nue, pique son cheval, et va frapper Chernuble. Il lui brise le heaume [...], tranche la coiffe et la chevelure, tranche les yeux et le visage, et le blanc haubert [...] et tout le corps jusqu'à l'enfourchure."* (La Chanson de Roland, XI^e siècle). La violence des combats et la valeur aristocratique des héros n'est pas moindre dans les **romans de chevalerie** du XII^e siècle comme *Lancelot du Lac*, *Yvain le chevalier au lion*, *Perceval*, *Tristan*. Dans les **tragédies** qui ont une intrigue guerrière, les héros sont tous rois ou chefs des armées ; ils ont des noms célèbres : Agamemnon, Mithridate, Suréna, Rodrigue.... **De façon plus générale, exception faite de quelques moralistes, presque toute la littérature qui traite de la guerre avant la Grande Guerre n'est qu'une apologie du vaillant chef militaire pour qui mourir au champ d'honneur est la plus belle mort.** Seront ainsi célébrés les hauts faits de Jehanne la bonne Lorraine, Du Guesclin, Georges Guynemer et tant d'autres ; mais, en France, le plus admiré est sans conteste Napoléon, glorifié par des auteurs aussi variés que Balzac, Hugo, Vigny, Musset, Aragon... L'arme à la main, à la fois proie et chasseur, le guerrier se sent pour quelques instants l'égal d'un dieu, "invulnérable" : *"Une tendresse vous envahit, vous submerge, la variété de tendresse des batailles : on est tendre parce qu'on est impitoyable ; ce doit être en effet la tendresse des dieux"*, dit Hector dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* (Giraudoux).

Ainsi les armes peuvent développer les qualités les plus nobles et la guerre être source de grandes vertus : bravoure, sens du devoir, acceptation du sacrifice, abnégation, fraternité. Elles sont aussi parfois l'occasion de sortir de la routine quotidienne et de connaître peut-être une vie plus exaltante.

2. La guerre, une entreprise admirable et sérieuse

Que les combats soient exaltants, c'est ce que pensent en 14-18 quelques civils, ceux de "l'arrière" qui envient ceux qui sont en "première ligne". Dans *Le Feu*, d'H. Barbusse, une dame s'adresse dans ces termes à un soldat en permission : *"ça doit être superbe, une charge, hein ? [...]" ; et les petits soldats qu'on ne peut retenir et qui crient : "Vive la France !", ou bien qui meurent en riant !... Ah ! nous autres, nous ne sommes pas à l'honneur comme vous."* Et pourquoi ces soldats seraient-ils "à l'honneur" ? Parce que **la guerre a des fondements, des objectifs nobles** : libérer un peuple de l'oppression, défendre sa patrie, ses droits et son honneur, rétablir l'ordre, parvenir à des accords, maintenir la paix.

Ceux qui la décident sont des gens importants, responsables. Ce sont des élus, des chefs d'État soucieux de leur pays, de sa renommée, de sa puissance, de sa quiétude. *"Dans mon livre d'histoire, dit le jeune Joseph dans Un sac de billes de Joffo, en plus de belles images qui me rendaient [la guerre] pittoresque et exaltante, on me l'avait représentée entourée d'accords, de traités, de réflexions, de décisions... Comment penser que Philippe Auguste, Napoléon, Clemenceau et tous les ministres, les conseillers, tous ces gens pleins de savoir, occupant les postes les plus élevés aient été des fous ?"*

3. La guerre, un mal nécessaire

La guerre est source de progrès. De la préhistoire à nos jours, les hommes investissent leur ingéniosité - et leur argent ! - pour améliorer sans cesse leur armement. Les moyens de combattre sont de plus en plus destructeurs mais, une fois la paix revenue, leurs applications "civiles" permettent souvent de faire progresser la science pour l'agrément de l'homme et son confort. L'exemple le plus frappant en est le nucléaire : arme terrifiante,

capable de détruire l'humanité, mais aussi source d'énergie permettant de fabriquer l'électricité, indispensable au développement moderne. **La guerre donne l'impulsion nécessaire à de nouvelles découvertes scientifiques ou techniques, ne serait-ce que pour lutter contre ses terribles conséquences.** Il en est ainsi dans le domaine médical où de réels progrès ont été réalisés. La chirurgie est née en partie sur les champs de bataille avec Ambroise Paré au XVI^e siècle, ou Larrey, le chirurgien de la Grande Armée. C'est au soir de la bataille de Solferino en 1859, qu'Henri Dunant a l'idée de fonder la Croix Rouge : il écrit dans *Un Souvenir de Solferino* : *"N'y aurait-il pas moyen, pendant une époque de paix et de tranquillité, de constituer des sociétés de secours dont le but serait de faire donner des soins aux blessés, en temps de guerre, par des volontaires zélés, dévoués et bien qualifiés pour une pareille œuvre"*.

Les guerres, qu'elles soient de conquête ou de libération, **ont permis et permettent encore de façonner le monde.** Elles sont souvent à l'origine du partage des territoires, de l'établissement de frontières et de la création des États. Elles assurent le mélange des cultures et la propagation des idées.

Cependant les nouvelles armes, de plus en plus destructrices, ont "déshumanisé" la guerre. L'intérêt des écrivains s'est déplacé des chefs aux soldats et la conception héroïque de la guerre a disparu de la littérature.

II. "Quelle connerie la guerre" (Prévert) ou les horreurs de la guerre

1. La guerre, une absurdité

Elle est absurde parce **qu'elle a pour cause des futilités** : c'est pour *"quelques tas de boue grands comme votre talon [que] cent mille fous couverts de chapeaux tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban"*, explique le philosophe de Voltaire (*Micromégas*). C'est à cause d'un incident qui paraît mineur et qui affecte le seul empire austro-hongrois qu'est déclenché, en 1914, le premier conflit mondial.

Et ce conflit oppose des soldats que rien ne différencie de ceux contre qui ils se battent : *"Je vois, écrit Remarque, que les peuples sont poussés l'un contre l'autre et se tuent sans rien dire, sans savoir, follement, docilement, innocemment."* (À l'Ouest rien de nouveau).

Quant aux instigateurs des guerres, ces inconscients qui restent "planqués", ce sont, affirme Micromégas, des *"barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet ordonnent [...] le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement."*

2. La guerre, des souffrances physiques insupportables

La Première Guerre mondiale constitue une expérience nouvelle et traumatisante pour les deux camps. **Les armes sont de plus en plus perfectionnées et destructrices.** Les obus obligent les Poilus à creuser des tranchées ; ils doivent s'y terrer pour résister à *"cette pluie de fer / De feu d'acier de sang"* (Prévert, "Barbara", *Paroles*). La boue, les odeurs, la mort omniprésente sont insupportables, de même que le bruit des canonnades, le vrombissement des avions, la terre soulevée par les éclats rouges des projectiles.... C'est à tous ces fléaux qu'Étienne, héros de *La Marseillaise* de C. Cuenca, *"qui s'enthousiasmait à la perspective de partir se battre pour la patrie"* est confronté, sans comprendre, en novembre

1916 : *"L'initiation à la vie des tranchées, la boue, la vermine, ces gaz qui tuent les hommes comme des rats au fond de leur trou, l'attente terrible qui précède les combats, la Marne, les Épargnes, Verdun enfin où les armées piétinaient depuis dix mois... Et cette question jusqu'alors demeurée sans réponse : pourquoi ?"* Les soldats perdus dans cet enfer, désabusés, asservis à leurs instincts, ont faim, sommeil, peur : *"À la guerre, j'ai peur, j'ai toujours peur, je tremble, je fais dans ma culotte"*, note Giono dans ses *Écrits pacifistes*.

Cette Grande Guerre est la première guerre totale qui implique soldats et civils, la première guerre industrielle qui met en jeu tous les moyens économiques des belligérants et, par le jeu des empires coloniaux et des alliances, les ressources du monde entier. Une telle guerre est une boucherie qui n'a rien d'héroïque, qui frappe aveuglément. Elle mutile, traumatise, tue. On souffre au combat, on souffre à l'arrière. Les assauts et les bombardements blessent aussi la terre, la défigurent, ravagent villes et campagnes. La guerre, pour modifier les frontières, érige des murs, sépare les familles, sème le désordre, le chaos.

3. La guerre, des blessures morales inguérissables

La guerre est traumatisante parce qu'elle avilit l'homme ; elle transforme les combattants en fauves : *"Quand nous partons, nous ne sommes que de vulgaires soldats, maussades ou de bonne humeur et, quand nous arrivons dans la zone où commence le front, nous sommes devenus des hommes bêtes"* (Remarque, o.c.). Et ces hommes-là sont capables de commettre les pires atrocités. Dans son roman, *Saïd et Pilule*, D. Zimmermann suit deux amis qui se retrouvent dans deux camps opposés pendant la guerre d'Algérie ; à travers le regard de Pilule, il dénonce la torture, *"les méthodes de SS"* utilisés par ce Français surnommé *"Gégène"* parce que *"c'est à la magnéto électrique qu'il essaie de faire parler les prisonniers d'intérêt militaire"*, ou le *"sadisme"* de cet autre qui *"s'était confectionné un collier avec les oreilles des Algériens qu'il tuait"*. Est-il encore un homme celui qui commet de tels *"abominations"* ?

Elle est traumatisante parce qu'elle oppose des hommes que rien ne différencie : *"Si nous jetions ces armes et cet uniforme tu pourrais être mon frère"*, dit un soldat allemand au Français qu'il vient de tuer (Remarque, o.c.). Et si le soldat qui s'apprête à tuer comprend la portée de son geste, sa conscience ne peut que se révolter : *"Cette mort que j'allais donner, c'était un petit suicide... J'ai continué. Mais de cette minute, rien n'est demeuré de la résonance parfaite."* avoue Hector (Giraudoux, o. c.). L'enfant juif, Joseph Joffo, s'interroge quand il est pris avec son frère dans une souricière tendue par la Gestapo : *"Ce que je comprends le moins c'est la violence de ce soldat [...]. On ne s'est jamais vus, je ne lui ai rien fait et il veut me tuer"* (o.c.).

Elle est traumatisante parce qu'elle brise l'homme. Dans son roman autobiographique, *Si c'est un homme*, Primo Levi déporté comme résistant à Auschwitz raconte *"la lutte pour la vie [qui] est implacable car chacun est désespérément et féroce ment seul"* ; il raconte la faim, les coups, le travail éreintant, la promiscuité, la saleté, la dysenterie, les humiliations. Et il conclut : *"Détruire un homme est difficile, presque autant que de le créer [...], mais vous y êtes arrivés, Allemands. Nous voici dociles devant vous, vous n'avez plus rien à craindre de nous."*

Les survivants de tels enfers ne rentrent pas en héros pour dormir sur leurs lauriers ; ils reviennent *"las, déprimés, vidés, sans racine et sans espoir"* (Remarque), inadaptés à la vie civile, murés dans le silence parce que ce qu'ils ont vécu est incommunicable. Quelques-uns cependant ont trouvé la force d'écrire.

III. "L'écriture ou la vie" (Semprun) ou la guerre et la nécessité d'écrire

1. Écrire pour témoigner

La plupart des écrivains combattants qui ont écrit l'ont fait pour témoigner de ce qu'est la guerre, celle que L. Barthes qualifie dans ses *Carnets de guerre* de "maudite, infâme, déshonorante pour notre siècle, flétrissante pour notre civilisation". Leur point de vue est interne, limité à ce que le narrateur vit et partage avec ses compagnons d'infortune, mais ces écrits autobiographiques désabusés, amers ou ironiques, sont irremplaçables **pour effacer dans l'esprit du lecteur les clichés de gloire et d'héroïsme** et rendre compte de l'horreur. Ils sont irremplaçables aussi pour celui qui les écrit et qui essaye de dire l'indicible. Ainsi ont été publiés des **journaux intimes** et des **lettres** non destinés a priori à la publication, par exemple *Paroles de Poilus* sur 14 - 18, ou les *Lettres de fusillés*, poignants messages d'adieu rédigés en 1943, à la veille de leur exécution, par cinq jeunes étudiants engagés dans la Résistance. Dans *Anne Franck, la vie en cachette*, J. Hurwitz explique que lorsque le père d'Anne trouve le *Journal* qui a permis à sa fille "d'épancher sa colère et sa révolte" pendant les vingt-cinq mois passés dans la clandestinité, il décide "de le faire éditer afin de perpétuer le souvenir". Ont été écrits aussi des **romans** qui s'attachent à honorer la mémoire des camarades disparus **pour que ceux-ci ne meurent pas "une deuxième fois"** (Dorgelès, *Les Croix de bois*). Du côté allemand, le roman de Remarque *À l'Ouest rien de nouveau*, publié en 1929, domina la vague des écrits pacifistes qui déferla sur l'Allemagne traumatisée par la défaite. Hitler retira la nationalité allemande à l'écrivain qui s'était réfugié en Suisse.

Après la Seconde Guerre mondiale, la **nécessité d'écrire pour continuer à vivre** s'impose à quelques survivants des camps même s'ils savent que leurs témoignages, aussi réalistes soient-ils, ne traduiront que faiblement ce que les hommes ont subi. J. Semprun, rescapé de Buchenwald en 1945 confie dans un roman dont le titre est terrible, *L'écriture ou la vie*, "un doute me vient sur la possibilité de raconter. Non pas que l'expérience vécue soit indicible. Elle a été invivable, ce qui est autre chose." En 1947, P. Levi raconte "le Lager est une monstrueuse machine à fabriquer des bêtes, nous ne devons pas devenir des bêtes [...] nous devons vouloir survivre pour raconter, pour témoigner" (o.c.) ; il se donnera la mort en 1987.

2. Écrire pour s'engager

La folie, l'absurdité de la guerre a été dénoncée de tout temps, au moins par **quelques esprits éclairés**. Le discours argumentatif cherche à agir sur le lecteur : l'émouvoir, le convaincre du bien fondé des thèses défendues, telles sont les visées des penseurs et moralistes. Dès le XVI^e siècle, les **humanistes** sont hostiles à la guerre : Rabelais, dans son *Gargantua*, en dénonce la futilité des causes (quelques galettes !) et parodie les combats épiques en glorifiant l'invraisemblable vaillance de Frère Jean des Entommeures, seul face à l'armée du roi Picrochole. Pour Montaigne, la guerre "est la science de nous entre-défaire et entre-tuer" ; elle est un "témoignage de notre imbécillité et imperfection" (*Essais*). Au XVII^e siècle, La Bruyère rend un sarcastique hommage à ceux qui font progresser les armes : "Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimenterres et à mon gré fort judicieusement" (o.c.). Un siècle plus tard, Montesquieu,

Rousseau, en hommes éclairés, en dénoncent l'hypocrisie et les horreurs et Voltaire ironise : *"Rien n'est si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer."* (Candide).

Par la suite, aux côtés des **romanciers** déjà cités, s'engagent de nombreux **cinéastes**. Ainsi en 1957, dans *Les sentiers de la gloire*, S. Kubrick dénonce les fusillades "pour l'exemple" de soldats inculpés pour "manque de combativité" face à l'ennemi par un simulacre de conseil de guerre. Il faudra attendre 1998 pour que Lionel Jospin, alors premier ministre, réhabilite les soldats qui s'étaient mutinés début 1917, au plus fort de l'offensive lancée contre l'armée allemande par le général Nivelle : *"Que ces soldats, fusillés pour l'exemple, réintègrent pleinement notre mémoire collective !"* En 1996, avec *Capitaine Conan*, B. Tavernier met en scène le thème de la désertion et de ses funestes conséquences. Résonne alors dans les mémoires ce que B. Vian chantait en 1956, pendant la guerre d'Algérie : *"Monsieur le Président / Je ne veux pas la faire / Je ne suis pas sur terre / Pour tuer les pauvres gens."*

3. Écrire pour mettre en garde

De nos jours encore, nombreux et indispensables sont **les romans de fiction contemporains** qui rappellent le devoir de mémoire et rendent hommage aux victimes, en particulier aux adolescents et aux enfants livrés aux tourments de la guerre. Certains ont déjà été cités. Ajoutons, parmi les plus connus, *L'ami retrouvé* de F. Uhlman, *J'avais deux camarades* de H. P. Richter ou *J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir* de C. Arnothy mais retenons aussi des **romans pour la jeunesse plus récents**. Le héros de *Promenade par temps de guerre* d'A. M. Pol cherche son père "disparu au front". Dans *Les enfants aussi, juillet 1942*, L. Lefèvre, L. Korb suivent deux fillettes alors que *"12 884 juifs parisiens dont 4 051 enfants étaient arrêtés par la police française", "entassés dans des conditions épouvantables" au Vélodrome d'hiver* puis déportés. Rares sont les romans qui mènent au cœur du ghetto de Varsovie : à travers le vécu et le regard aussi audacieux que naïf d'un gamin des rues tzigane, *Même pas juif* (J. Spinelli) raconte la faim, la peur, les caches, les humiliations mais aussi la solidarité. Rares ceux qui parlent de tous les jeunes français *"expédiés en Allemagne pour travailler"* et *"qu'on s'est dépêché d'oublier"* : dans *1943 L'espoir du retour*, A.-M. Desplat-Duc leur rend hommage en relatant *"l'histoire vraie d'un groupe de STO"* telle qu'elle lui a été racontée par son père.

L'essentiel pour ces auteurs est de mettre en garde contre l'oubli car *"nous feignons de croire que tout cela est d'un autre temps et d'un seul pays, [nous] ne pensons pas à regarder autour de nous et n'entendons pas qu'on crie sans fin"* (J. Cayrol, *Nuit et brouillard*, 1956). C'est dans cet esprit que le président de la République a souhaité que **la dernière lettre du jeune militant communiste Guy Môquet**, arrêté en 1940 et fusillé comme otage par les Allemands le 22 octobre 41, soit lue dans tous les établissements scolaires au jour anniversaire de sa mort. *" Je vais mourir ! [...] Je le suis (courageux) et je veux l'être autant que ceux qui sont passés avant moi. Certes, j'aurais voulu vivre. Mais ce que je souhaite de tout mon cœur, c'est que ma mort serve à quelque chose. [...] Vous tous qui restez, soyez dignes de nous, les 27 qui allons mourir"*. Cette injonction a fait polémique, certains y voyant une volonté de récupération politicienne d'un fait historique. Cependant, la question reste présente dans l'esprit de tous les éducateurs, dans un monde de plus en plus violent, comment faire prendre conscience que la guerre n'est pas un jeu vidéo ?

Conclusion

À notre époque où la destruction de masse a remplacé le combat singulier, où les armes aveugles et impersonnelles écrasent implacablement le soldat, où l'équilibre précaire des peuples repose sur une force de dissuasion absurde, que demeure-t-il de la tentation de l'héroïsme et de l'aventure ? Il peut toujours rester à un homme, à un peuple, la volonté de se battre, les armes à la main, pour la défense de sa liberté, pour "sa patrie en danger".

"Quand la guerre est nécessaire, elle est juste", a dit l'historien romain Tite-Live. Les armes, en effet, peuvent trouver une justification à condition que le but assigné à leur utilisation soit digne des sacrifices exigés. Moteur de l'évolution historique et du progrès matériel, les armes contribuent largement à modeler les hommes jusque dans leur conscience, car la guerre transforme chacun au gré des événements : *"Ce qu'il y a de tragique dans la guerre, c'est qu'elle a recours à ce qu'il y a de mieux en l'homme pour lui faire accomplir le pire"* (H.E. Fosdick).

Marie-Ange Lamende, Nicole Rastetter